

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/1 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.1.61637

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

à la manière des reliquaires sous lesquels les fidèles pouvaient passer. À travers de tous ces exemples demeure sous-jacente l'idée d'une possible béatification du défunt, devenue réalité pour Guillaume le Conquérant en 1161, Charlemagne en 1165 et saint Louis en 1297.

Le développement des funérailles royales atteint son apogée à la fin du Moyen Âge avec l'effigie funéraire. La pratique de placer sur le cercueil une figure en bois ou en cire à l'image du défunt, équipée des copies d'insignes de la royauté, fut inventée en Angleterre à l'occasion des funérailles d'Édouard II (mort en 1327). Elle est introduite en France en 1422 pour les funérailles de Charles VI. On allait jusqu'à reconnaître à ces mannequins une capacité juridique (*corpus politicus*), ce qui en dit long sur la progressive sacralisation du corps royal.

En conclusion, Meier revient à l'histoire politique. À Spire, l'empereur Henri IV (1056–1106) a fait ériger une tombe sur la sépulture de ses ancêtres Conrad II et Henri III. Il est significatif que cette tombe, anépigraphue et dépourvue de représentation figurée, contraste avec le gisant à Merseburg de Rodolphe de Souabe, chef de la ligue des seigneurs allemands justement dirigée contre l'empereur et battu en 1080. À Fontevault, les Plantagenets ont fait réaliser leurs gisants en forme de défunts dotés des insignes de la royauté, peu de temps avant que Jean sans Terre ne perde l'ensemble de ses fiefs français (1204). Le contexte historique a donc pu jouer un rôle de catalyseur; aussi l'apparition d'éléments nouveaux dans l'*ordo* des funérailles royales est-elle souvent liée à des moments de crise. Pourtant l'exemple de la Commande de saint Louis démontre que les conflits ne sont pas indispensables à cette évolution. Car, en définitive, le cérémonial des funérailles vise à compenser la perte de pouvoir du roi pour chercher à retrouver dans le développement du rite funéraire royal une sorte d'autorité sacrée.

Ce bref compte rendu ne peut ni donner une idée parfaite de la richesse de l'ouvrage qui se mesure au nombre d'exemples recensés avec soin, ni exposer l'ensemble du raisonnement que Thomas Meier met en œuvre pour présenter le problème de la sépulture royale en des termes nouveaux. Le livre est écrit en allemand mais comprend un résumé traduit en français et en anglais. Une trentaine de tableaux et de cartes illustrent de façon synthétique les résultats de l'enquête. La bibliographie compte environ 1500 titres. L'ouvrage est enrichi de 173 figures.

Michaël Wyss, Saint-Denis

Jean-Pierre DELUMEAU, Isabelle HEULLANT-DONAT, L'Italie au Moyen Âge, V^e–XV^e siècle, Paris (Hachette) 2000, 320 S. (Carré Histoire).

Bücher über die mittelalterliche Geschichte Italiens haben Konjunktur, auch außerhalb der Halbinsel. Das für ein breiteres Publikum bestimmte Buch der beiden Autoren, von denen Delumeau in acht Kapiteln die Zeit bis zur Mitte des 13. Jhs. behandelt, während sich seine Kollegin in sieben Kapiteln der darauf folgenden Epoche bis zum Ende des 15. Jhs. widmet, ist der erste Versuch, das italienische Mittelalter in einem Band in französischer Sprache darzustellen. Das Werk gliedert sich in vier Teile: »De l'héritage de Rome à celui de Charlemagne (476–XI^e siècle)« und »Croissance, autonomies et reconstructions monarchiques« von Delumeau sowie »De la crise du système communal au difficile équilibre du XV^e siècle« und »Économie, culture et société. Du milieu du XIII^e au milieu du XV^e siècle« von Heullant-Donat. Insgesamt gesehen vermittelt es im allgemeinen auf dem aktuellen Forschungsstand präzise Informationen über die wesentlichen Bereiche italienischer Geschichte im Mittelalter, wobei auffällt, daß der sogenannten Ereignis- und – in geringerem Maße – der Verfassungsgeschichte ein größerer Raum eingeräumt wird, als dies bei einem vergleichbaren Werk aus französischer Feder vor 20 oder 30 Jahren vorstellbar gewesen wäre. Dennoch werden auch die Sozial- und Wirtschaftsgeschichte angemessen behandelt, was von der Geistes- und Religionsgeschichte nicht so ohne weiteres gesagt werden

kann. Die nicht nur für Fachleute interessanten Ergebnisse neuer italienischer archäologischer Forschungen werden so gut wie gar nicht zur Kenntnis genommen.

Höchst ungleichartig sind die Gewichtungen, die die einzelnen Zeitabschnitte erfahren: Von 320 Seiten sind lediglich 20 der Zeit von 476 bis 774 gewidmet, und das Frühmittelalter insgesamt (bis etwa zur Mitte des 11. Jhs.) wird auf ca. 70 Seiten abgehandelt; die letzten zweihundert Jahre der mittelalterlichen Geschichte Italiens hingegen werden auf etwa 160 Seiten dargestellt. Dies spiegelt sicher einerseits die Quellenlage und die Forschungsintensität wider, ist aber zugleich ein Zeugnis für das (noch immer) relativ geringe französische Interesse am Frühmittelalter.

Insgesamt gesehen fällt auf, daß die Darstellung sehr stark auf der französischen Forschung beruht, daß hingegen die italienische und zumal die deutsche relativ wenig berücksichtigt werden, was wohl mit dem Wunsch der Autoren nach einer breiten Leserschaft im Zusammenhang steht. Nützlich und informativ sind das Glossar, in dem Termini technici und Ähnliches präzise erläutert werden, zahlreiche gute Karten und Übersetzungen aussagekräftiger Quellen. Schmerzlich ist allerdings in Anbetracht der vielen Namen und Begriffe das Fehlen eines Registers. Die größte Stärke des Buches macht aber wohl aus, daß darin Italien in seiner ganzen politischen und kulturellen Vielfalt dargestellt wird. Der anachronistische Ansatz für dieses Verfahren ist den Autoren allerdings sehr bewußt und von ihnen mit französischer Eleganz auf das Paradoxon gebracht worden »on peut sans doute dire que la diversité de la péninsule italienne, qui est réelle, crée son unité au Moyen Âge« (S. 3). Resümierend kann man festhalten, daß den beiden Autoren ein informatives, anregendes und insgesamt gut lesbares Werk über das italienische Mittelalter gelungen ist, das wegen seiner im Vergleich zur deutschen oder italienischen Geschichtsschreibung zum Teil anderen Perspektiven eben gerade auch Deutschen und Italienern zur Lektüre empfohlen werden kann.

Jörg JARNUT, Paderborn

David ROLLASON, *Northumbria, 500–1100: Creation and Destruction of a Kingdom*, Cambridge (Cambridge University Press) 2003, 1 vol. in-8°, XXVIII–339 p.

La Northumbrie forma, entre le début du VII^e et le milieu du IX^e siècle, l'un des principaux royaumes de Grande-Bretagne, tant par la puissance de ses rois que par l'ampleur et la qualité de sa production culturelle et de son rayonnement religieux. L'ouvrage de David Rollason nous propose une vue d'ensemble de l'histoire de ce royaume, des prémisses de son apparition à son intégration aux royaumes anglais et écossais aux XI^e–XII^e siècles. En cela, le livre couvre une véritable lacune et peut être rangé, pour sa qualité et son caractère synthétique, aux côtés de l'ouvrage de Barbara Yorke sur le Wessex (Leicester 1995). L'auteur n'évacue aucune question dans son évaluation de ce qui fait l'existence et la vie du royaume: les problèmes d'identité ethnique, de définition culturelle ou de fonctionnement politique et politico-religieux sont successivement traités de manière mesurée, discutée – une grande place est faite aux divers modèles avancés par les historiens pour expliquer les phénomènes envisagés, ne serait-ce que pour en rejeter certains – et appuyée sur une lecture et une connaissance approfondies des sources. Remarquons au passage que, quand David Rollason utilise les sources, il s'agit bien de *toutes* les sources: archéologie, numismatique, toponymie, sculpture, iconographie, codicologie, épigraphie sont utilisées aux côtés des sources écrites. Ces dernières sont d'ailleurs extrêmement diverses: chroniques et histoire bien sûr, mais aussi poésie vernaculaire, anglo-saxonne ou galloise, chartes, actes de conciles, et surtout la riche tradition hagiographique northumbrienne. Se pliant à la règle devenue indispensable pour tout haut médiéviste, l'auteur fait donc flèche de tout bois et ne range pas parmi les »accessoires«, les »illustrations« ou les »sciences auxi-